

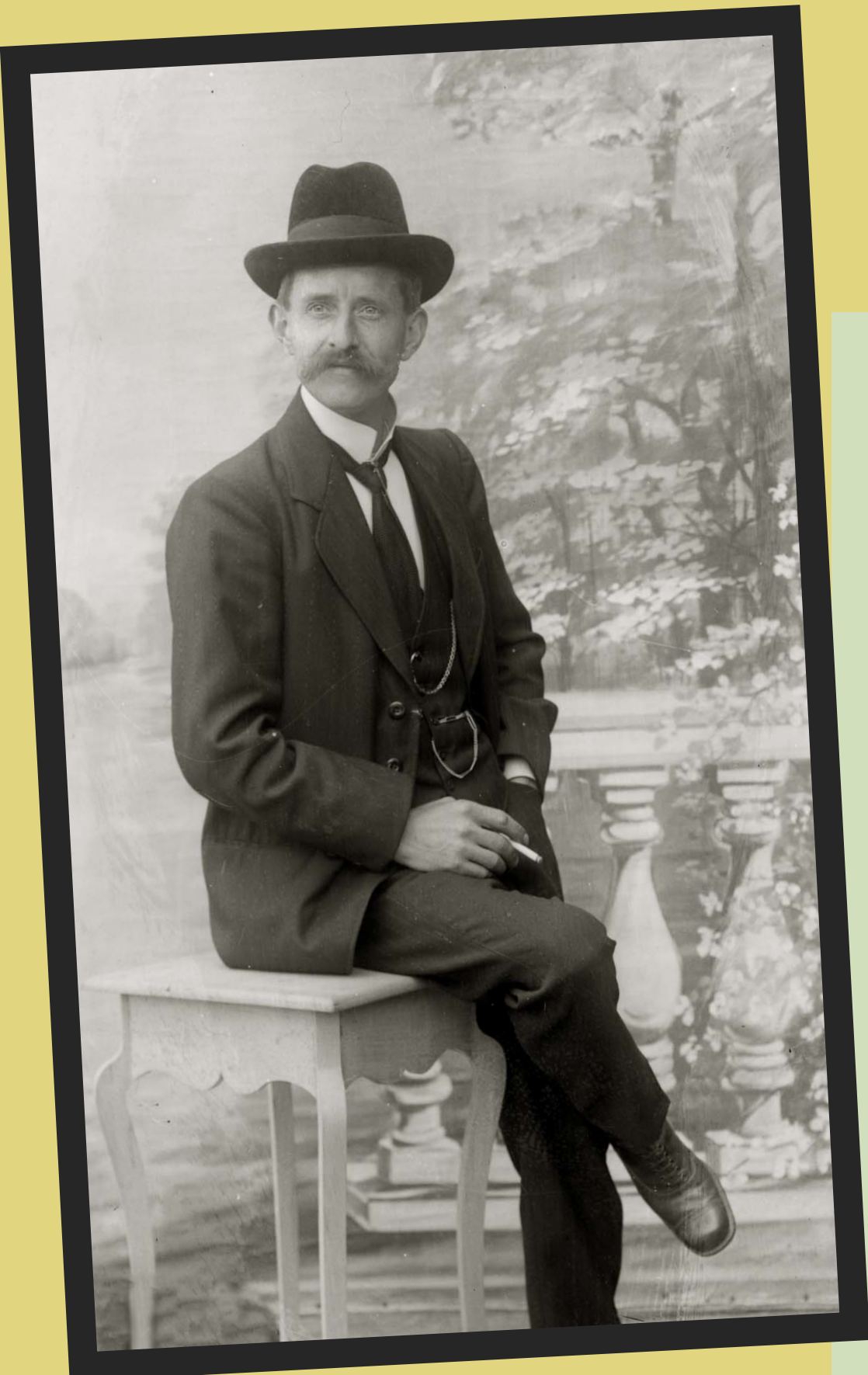
EXPO
VIVRE à TOHOGNE
en 14-18

Cent et une photos d'époque
réalisées par deux photographes amateurs tohognois
de talent : Joseph COLLIN et Joseph LÉONARD

Le sort en est jeté. La Belgique a refusé que l'Armée allemande passe sur son territoire pour aller envahir la France. La guerre devient alors inévitable. Les soldats allemands ne tardent guère à passer la frontière et les premières atrocités sont perpétrées.



Le placide village de Tohogne nous apparaît ici photographié un dimanche de 1912. Le soleil luit, de jeunes promeneurs en profitent. Tout respire le calme et la sérénité. Plus pour longtemps, malheureusement !

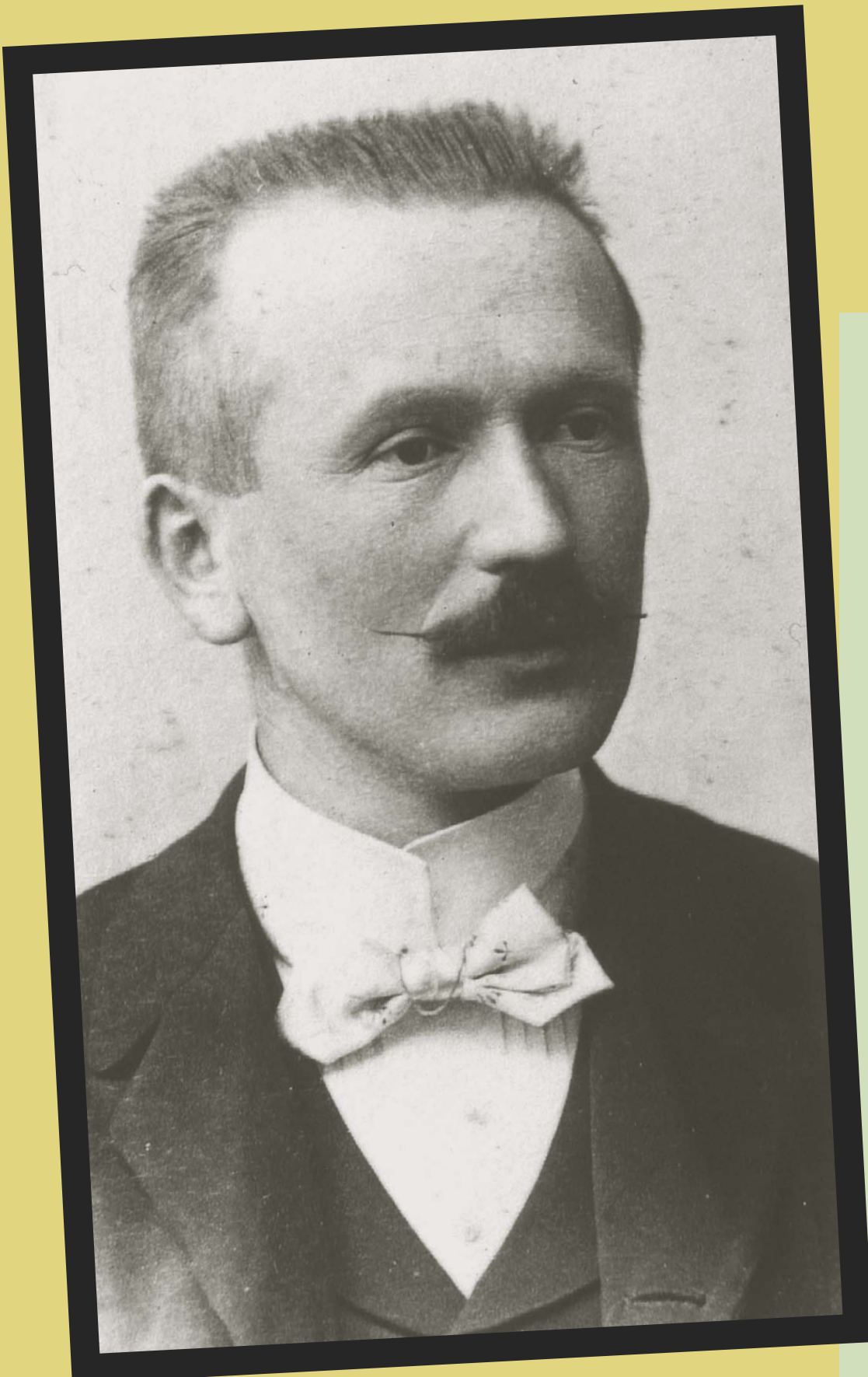


Joseph COLLIN est né à Warre/Tohogne le 9 octobre 1881. Il épousa Octavie Trine en 1903. Ils eurent trois enfants : Lucien, Gabrielle et René.

Joseph était cordonnier et tenait en même temps une épicerie. Le samedi, il faisait office de coiffeur et de barbier.

La troupe théâtrale de Tohogne a été dirigée par cet homme étonnant. Il était plein d'humour, plein d'entrain, un vrai homme-orchestre !

À ses heures, il se faisait photographe et artiste-peintre ; ainsi brossait-il avec bonheur les décors dont la Dramatique avait besoin. Pour la société, il se dépensa sans compter avec un talent exceptionnel. Il est décédé le 6 mai 1969.



Joseph LÉONARD est né à Tohogne le 17 janvier 1868. Il épousa en 1^{res} noces Sophie Lecrenier en 1892 († en 1907) et en 2^{des} noces Marie Materne en 1908. De cette union naîtront 4 enfants : François, Paul, Albert et Marguerite.

Instituteur de formation, Joseph dut abandonner l'enseignement car il devenait malentendant. Alors il se fit pépiniériste tout en s'occupant de culture maraîchère.

En 1902, il fonda la « Laiterie Saint-Martin » et en devint le directeur ; elle connut un renom sans pareil.

Joseph était à ses heures un passionné de photographie. Esprit curieux, organisateur de talent et gestionnaire hors pair, il avait tout pour réussir. Il fut toujours à la pointe du progrès. Il mourut en juin 1941.



Les armées françaises pénètrent aussi sur notre sol pour nous venir en aide. Ainsi, de leurs soldats (corps du Général Sordet) s'arrêtent en premier lieu à Tohogne vers le 8 août 1914. Ici on les voit photographiés en face de la ferme-château (Wathy à l'époque). Ils vont passer la nuit au village.



Les Français jouent en quelque sorte une partie de cache-cache avec l'ennemi tout proche. Au petit jour, sans perdre de temps, ils reprennent la route qui va les mener aux affrontements sanglants. Ils sont photographiés au bas de la rue des Amordins. À droite, Arthur Jacquet regarde les cavaliers français quitter le village.

L'invasion allemande - Passage des troupes au village

Le 18 août 1914, une colonne d'approvisionnement allemande traversa Barvaux s/O. Soudain, les soldats accusèrent une jeune fille d'avoir tiré sur eux. Ils mirent alors le feu à 7 maisons et exécutèrent froidement Victor Trine. – Le 20 août, le 106^e d'infanterie saxon arriva à Briscol/Érezée. Soudain, un coup de feu retentit. Mettant celui-ci sur le compte de francs-tireurs, les troupes mirent le feu à 17 maisons du village ainsi qu'à 2 maisons de Clerheid et tuèrent 6 civils.



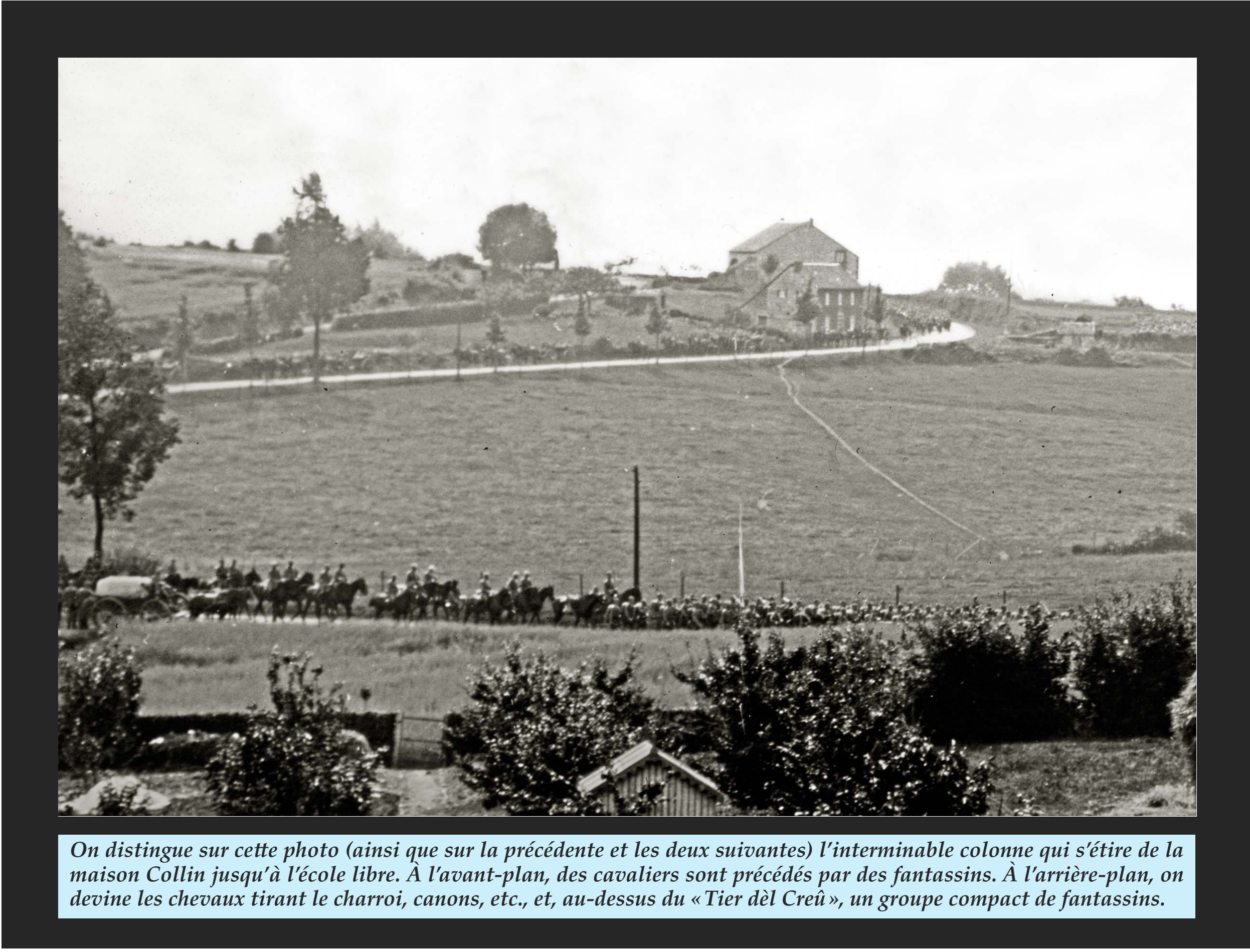
Tohogne, sans doute au début août 1914. Nous sommes en pleine saison de la moisson, témoins en sont les gerbes de blé disposées en dizeaux visibles au milieu de l'image. Au loin, ce sont quelques imposantes meules de foin qui se dessinent à l'horizon. On ne voit âme qui vive. Ce même paysage connaîtra sous peu le passage des troupes ennemies.



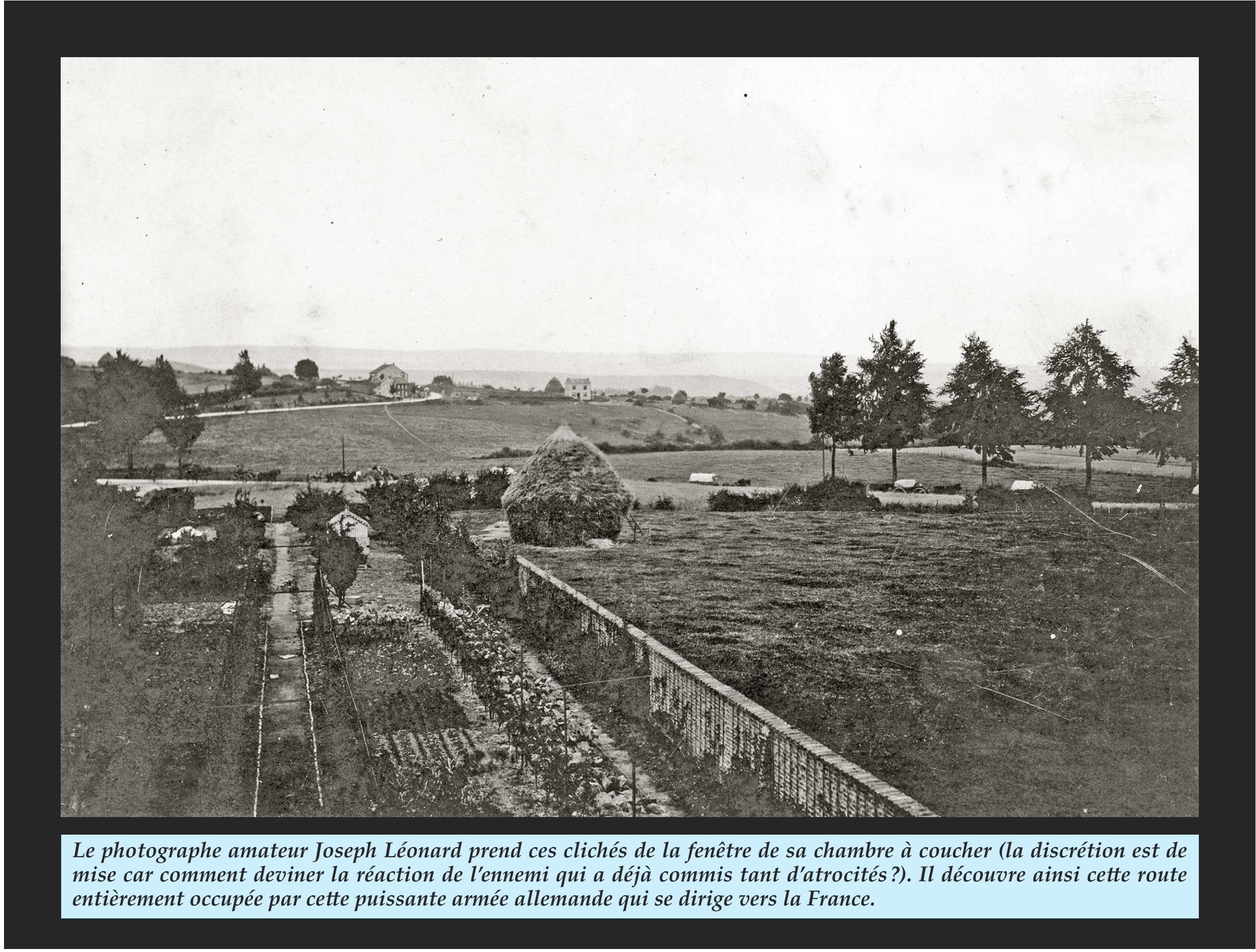
Août 1914. Les belles années de paix vont céder la place à une longue période de guerre. Les hostilités 14-18 sont déclenchées le 4 août. On nous annonce une invasion allemande imminente. Odon Mercial (à g.) et Arthur Leclercq enlèvent la tête d'un poteau indicateur « au-dessus du village » dans l'espoir de ralentir la progression des envahisseurs.



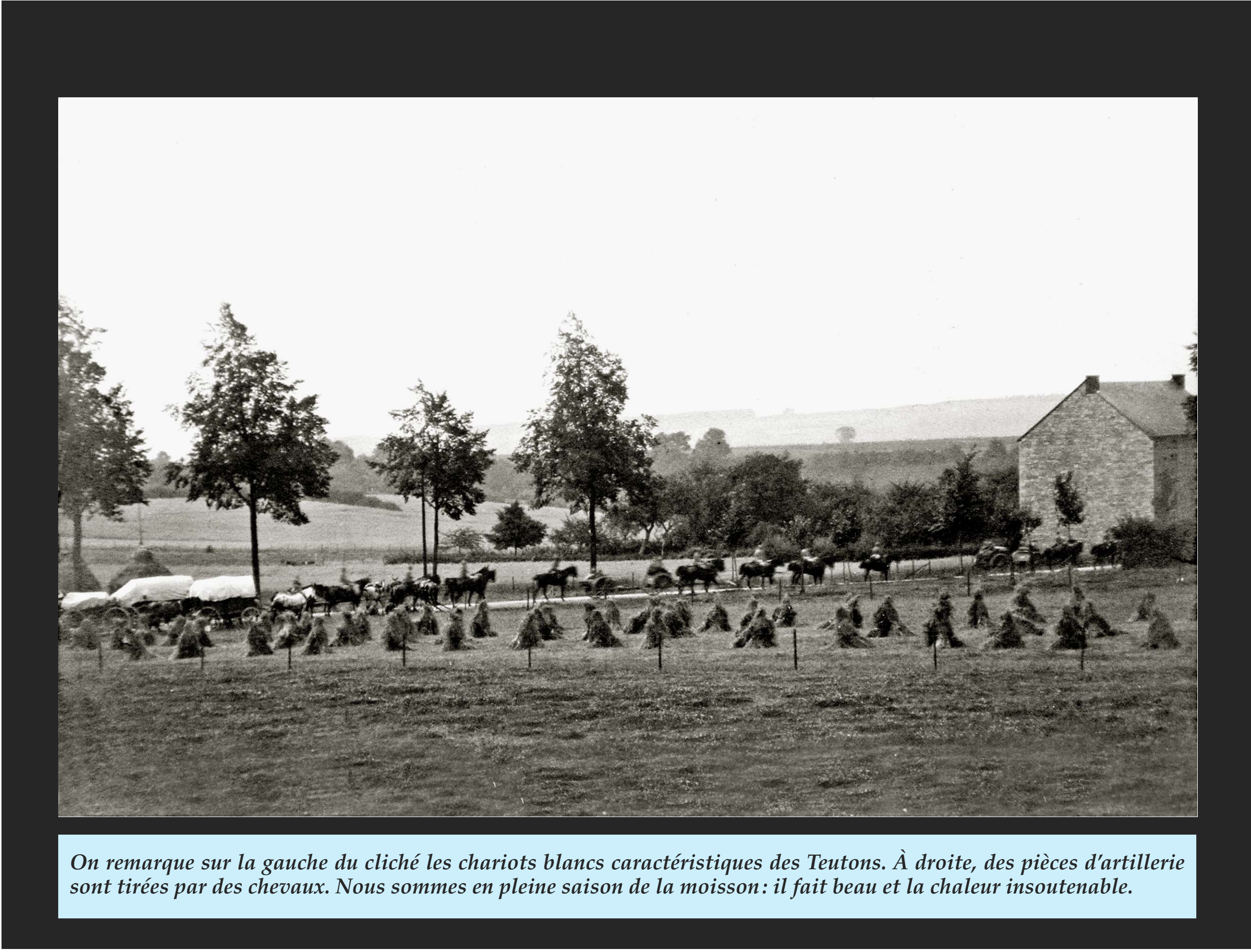
Déjà le 6 août 1914, un détachement de treize uhlands fait halte à Durbuy. Le 7 août, Joseph Soyeur, vingt ans à peine, est retrouvé mort à Jenneret, sur « les biens communaux », tué sans raison par un uhlan. A Tohogne, c'est vers le 15 août que les troupes allemandes traversent le village.



On distingue sur cette photo (ainsi que sur la précédente et les deux suivantes) l'interminable colonne qui s'étire de la maison Collin jusqu'à l'école libre. À l'avant-plan, des cavaliers sont précédés par des fantassins. À l'arrière-plan, on devine les chevaux tirant le charroi, canons, etc., et, au-dessus du « Tier dël Creû », un groupe compact de fantassins.



Le photographe amateur Joseph Léonard prend ces clichés de la fenêtre de sa chambre à coucher (la discrétion est de mise car comment deviner la réaction de l'ennemi qui a déjà commis tant d'atrocités?). Il découvre ainsi cette route entièrement occupée par cette puissante armée allemande qui se dirige vers la France.



On remarque sur la gauche du cliché les chariots blancs caractéristiques des Teutons. À droite, des pièces d'artillerie sont tirées par des chevaux. Nous sommes en pleine saison de la moisson: il fait beau et la chaleur insoutenable.

Cantonnement allemand au village lors de l'invasion



Des troupes allemandes sont momentanément cantonnées dans la grande pâture située derrière la propriété du photographe Joseph Léonard. Quelle aubaine pour tirer des clichés ! Au milieu de l'image : la grand-route Barvaux-Durbuy, bordée à cet endroit de sapins. Les trois photos qui suivent sont des agrandissements de détails de celle-ci.



Ce qui frappe d'abord en examinant attentivement ces clichés, c'est l'ordre qui règne dans ce rassemblement. Ces fantassins allemands restent groupés, compacts et presque alignés ! Il s'agit probablement là de deux compagnies au repos (environ 400 hommes).



Malgré cet arrêt momentané, le passage des troupes continue sur la grand-route contiguë. De l'autre côté de celle-ci, les pâtures sont occupées en priorité par des chevaux et leurs attelages (on ne sait trop si ce sont des armes).



À l'avant-plan, à gauche, on croit reconnaître un photographe. À droite, un gradé à pied (un capitaine ?), suivi par sa monture, surveille son petit monde avec attention.



Toujours au même endroit, néanmoins changement de décor ! À présent, les soldats allemands sont au repos, couchés pour la plupart et dorment à même le sol. Leurs armes sont regroupées par quatre. Au centre, à droite, on y voit un engin sans doute destiné à ravitailler la troupe. Pour les cavaliers représentés en haut de l'image, pas de repos encore car il faut qu'ils s'occupent de leurs montures.



Ici, même vue que la précédente, mais avec un cadrage plus général. Au moins deux compagnies sont représentées. La plupart des hommes dorment ; quelques-uns néanmoins, plus résistants sans doute, sont assis dans la prairie. Ce n'est pas encore la nuit mais le passage d'un vaste charroi se poursuit sur le chemin.

À propos des prisonniers et déportés tohognois

Nos PRISONNIERS furent envoyés en Allemagne et enfermés dans des camps sévèrement gardés. Là-bas, la nourriture était mauvaise et insuffisante. Ils furent, le revolver sous le nez, dirigés vers les chantiers.

Les DÉPORTÉS - Les usines allemandes avaient besoin de milliers d'ouvriers mais l'Allemagne manquait de main-d'œuvre. Chez nous, 120.000 hommes furent ainsi brutalement enlevés d'octobre 1916 à mars 1917.



Cette photo a été prise au camp de prisonniers de Soltau en Allemagne. On y découvre près de 80 prisonniers de diverses nationalités en uniforme posant pour un cliché à envoyer à leurs proches. Ils portent le brassard et sont coiffés de képis, casquettes ou bérets. Le Tohognois Charles Michel (13^e de ligne, matr. 19702) figure parmi eux, mais où est-il ?



Le Tohognois Alphonse Ninane-Tasia (né en 1882) est photographié à Soltau en 1915 sur fond de nature sauvage. Il appartenait au 14^e de ligne, matr. 19736. Il porte le brassard numéroté obligatoire cousu sur le vêtement.

Le camp de Soltau était construit dans les marais de Lunebourg et disposé en 70 baraquements entourés de miradors et de barbelés. Ce fut le principal camp de «représailles». On y enfermait aussi des réfractaires au travail obligatoire.



Cette photo et les trois suivantes ont été «fabriquées» dans le but d'être envoyées en Allemagne aux prisonniers de guerre et aux déportés du village. C'est le photographe Joseph Collin qui en est l'initiateur. Rendez-vous sera pris un dimanche au centre du patelin. Il s'agit d'hommes et d'enfants: ils ont la mine sérieuse et la mise très soignée!



Même jour (29 avril 1917), même lieu ou presque (derrière l'actuelle Maison de Village). Au rang supérieur: Mariette Trine, Palmyre Dumont, Emile Georges, Xavier Michel, un non-identifié, Camille Tasia, Xavier Coquay, Georges Coquay, Cyrille Ninane, Joseph Mercial, Albin Lafontaine, Théophile Marthoz, Aril Laval, Alexandre Jacquet, François Théate, Edouard Pire et Louis Piroton.



Cette fois, ce sont les dames qui prennent la pose (en mai 1917). Elles sont réunies devant la maison de Marie Lecrenier. Au 1^{er} rang, nous découvrons: Léa Georges, Elise Coquay, Elvire Delcourt, Augustine Delcourt, Marie Mottet, Hélène Dumont, Laure Lecrenier, Marie Michel, Louisa Ninane et Maria Comblin.



Et enfin un 4^e cliché, pris en contrebas du carrefour Thiry. Toutes les dames de la photo précédente s'y retrouvent mais sont rejointes par quelques jeunes gens et des enfants. Certains d'entre eux ont même grimpé dans un arbre.

Retour des déportés - Des réfugiés français - La soupe de guerre

Tohogne fête le retour de ses déportés le 7 juillet 1917 (Ils avaient quittés le village le 12 décembre 1916).



Tohogne fête dignement le retour de ses déportés le 7 juillet 1917 (ceux-ci avaient été emmenés de force vers l'Allemagne le 12 décembre 1916 pour supporter son effort de guerre). C'est pourquoi la population locale est en liesse aux abords du Patronage. Cette petite salle paroissiale va accueillir les déportés et leurs proches. Le village compte 26 déportés. Cinq hommes furent emmenés en France, près de Charleville d'où ils s'évadèrent. Ceux qui furent envoyés en Allemagne refusèrent de travailler. Gaston Comblin, 18 ans, est mort d'épuisement le 4 août 1917, peu de temps après son retour.

Contrairement à ce qui se passa en 1940, où bon nombre de Belges, croyant se mettre à l'abri, se réfugièrent jusque dans le Sud de la France, ce sont des civils français du Nord qui furent déportés de force dès mars 1917 par l'armée impériale vers la Belgique. À cela, deux raisons principales: l'entrée en guerre des Américains qui rendit difficile le ravitaillement des populations; de plus, l'offensive française et de ses alliés sur le Chemin des Dames.



Dans l'actuelle rue de Presseux, un groupe de réfugiés français retourne vers Verlainne s/O. En mai 1917, plus de 120 réfugiés venant pour la plupart de Comines (France), s'installèrent au village. Les Allemands préféraient les évacuer plutôt que de les nourrir. On cite le nombre de 220.000 refoulés en Belgique par les aléas du front.



Cette représentation peut paraître cocasse aux jeunes qui imaginent mal quelle période de privations enfants et adultes endurent durant la Grande Guerre. Les enfants, en ces mois de disette, bénéficiaient à l'école d'une assiette de soupe à midi, distribution organisée par la Commune à l'École des Sœurs. À l'avant-plan, nous trouvons: Angèle Jaz, Jeanne Palange, Mathilde Ninane, Céline Théate, Lucienne Dumont, Hortense Marthoz, Gisèle Lacroix et Olga Tassin.



Cette photo manque de qualité, mais fallait-il pour autant l'écarter? Avant la Guerre, la Belgique, fortement industrialisée, dépendait des importations de céréales. L'invasion allemande et le blocus décrété par la Grande-Bretagne menacèrent la survie des Belges. Heureusement, le Comité National de Secours et d'Alimentation fut fondé et financé par les États-Unis, l'Espagne et les Pays-Bas. Il promut entre autres la soupe scolaire avec pain pour les écoles.



Voici un groupe de 22 garçons photographiés devant l'École des Religieuses « Filles de Marie ». La « soupe scolaire » comportait tantôt du riz, tantôt des haricots, de la viande, du pain, des pois; elle suppléait à l'alimentation bien pauvre de nombreuses familles dans le besoin.



Et pour clôturer la série, nous découvrons un groupe de 23 garçons de l'École communale photographiés en 1918. Les deux dames servant le potage se nomment Odile Hubin et Marie Ramelot. En haut de l'image, nous trouvons: René Haufroid, Yvan Godinache, Renaud Tassin, Cyrille Jacquet, Robert Comblin, Lucien Dumont et Fernand Thiry.



Ce magnifique cliché, sans doute réalisé peu avant les hostilités, est un modèle de composition: il aurait pu servir de carte postale. En effet, au lieu-dit « À la Deffe », on découvre à gauche des gosses chevauchant une échelle, un agriculteur portant un râteau revenant des champs, un cheval attelé d'une carriole bâchée et son maître à l'arrêt pour les besoins de l'image, une mère portant son bébé et enfin à l'extrême droite: deux enfants jouant de concert.



Un incendie a eu lieu « Sur le Croupet » au lieu-dit « La Fontaine » à Tohogne. On peut aisément constater l'importance du sinistre. En effet, deux habitations et leurs dépendances ont été ravagées par les flammes. Du mobilier, sauvé du brasier, est toujours entreposé à la belle étoile. En plus de la guerre, la fatalité frappe encore...



En fait, ce cliché a été réalisé en 1913 à l'issue d'une leçon de solfège donnée par M. Schonne, l'illustre instituteur du village. À ses côtés, nous découvrons: Gilbert Ninane, Juliette Thiry, Marguerite et Paul Léonard (fille et fils du photographe), Marie Trine; à genoux: René Boclinville et Lucien Dumont.



Octavie Trine, 33 ans, épouse du photographe Joseph Collin, tient un magasin « où l'on trouve de tout ». Ici, elle présente des rubans à une cliente qu'il nous suffit d'imaginer. Nous sommes en février 1916. Ce magasin sera mis en liquidation en 1957.



Un peu avant la Guerre, à l'occasion de la Fête-Dieu, une procession a eu lieu dans les rues de Tohogne. Au-dessus du village, un autel, niché sous une auréole de verdure, a été monté et le Curé Rulmont présente le Saint-Sacrement. Les joncheuses lancent des pétales de roses. Tout le monde s'agenouille, les bannières se baissent; la ferveur est palpable.



En 1913, la paroisse est à l'honneur. Sur la Place de l'Église, sous un arc de triomphe, elle a reçu Mgr Heylen, évêque de Namur. Son attitude de fermeté et de courage face à l'ennemi lui vaudra le respect de tous. Notons qu'en temps de guerre, les deux grandes processions solennelles furent interdites, ainsi que celles des Rogations.



Et la guerre se poursuit. Il faut vivre, se nourrir et nourrir ses congénères, aussi les activités liées à l'agriculture continuent comme par le passé. Pas tout à fait quand même, car de nombreux agriculteurs résistent sur l'Yser ou sont prisonniers en Allemagne. Sur ce cliché, un Lecrenier de Warre laboure ses terres grâce à ses deux bœufs et sa charrue simple Brabant (vers 1916).



C'est le temps de la fenaison. Dans la pâture, deux gaillards ravitaillent la charrée; sur celle-ci, un homme répartit au mieux le fourrage. Et, au sol, un couple rassemble au râteau le foin dispersé. Il faut dire qu'on ne manque pas de moyen: quatre chevaux de trait y sont mobilisés, ce qui laisserait à penser que cela se passe avant ce conflit mondial. Derrière le charriot traîne une longue perche qui va servir à stabiliser le chargement avant le retour à la ferme.



On bat à la machine en pâture grâce à une locomobile (en quelque sorte une petite locomotive). De grosses briques de charbon alimentent cet engin à vapeur. On peut entre autres y reconnaître: René Dumont, Alphonse Ninane, René Jacquet, Gilbert Ninane, Georges Jacquet et Arthur Russelle. À l'avant-plan, agenouillé: Lucien Dumont.

La guerre déclarée, les problèmes de ravitaillement et la peur de la faim domineront la vie quotidienne pendant toute la durée du conflit. Avant la guerre, la Belgique importait environ 80 % de son stock alimentaire. Dès que notre territoire fut affecté par le blocus économique décrété par nos alliés, faute de matières premières, la plupart des usines cessèrent leurs activités. Le marché noir et la contrebande ne tardèrent pas à se développer.



Ici, même scène que la vue précédente, immortalisée quasi en face du photographe Joseph Léonard. La batteuse est en pleine production et pas moins de douze acteurs (hommes et femmes) s'affairent sur et autour d'elle. Cette machine fait un vacarme infernal. Deux personnes jettent les gerbes sur la «table». Là, le lien des gerbes est coupé; elles sont réparties sur la table, les épis d'abord. Bien des tâches subsistent aux alentours.



Nous découvrons cette fois une locomobile (des Ateliers Raze d'Esneux) et sa batteuse en mouvement dans la cour de la ferme Godinache (près du carrefour Thiry). Dix personnes contribuent à la manœuvre. À l'extrême gauche, nous découvrons la petite Gabrielle Collin à côté de son grand-père Joseph Collin (1^{er} du nom); au centre: le machiniste et à droite le jeune Georges Jacquet.



Ne voilà-t-il pas un cliché magnifique ! La scène se passe à Herbet/Bomal s/O. On vient de tuer le cochon; le boucher et son aide se préparent à le dépecer. Tout est orchestré comme sur un tableau: à gauche le buveur de pèkèt et à droite le curieux en guêtres. Pendant la guerre, telle activité était interdite; ici, pour éviter l'amende, cela se faisait cachément derrière les bâtiments fermiers.

Vie quotidienne: football et eau potable



Malgré la guerre, l'équipe du Football Club Tohogne continue d'exister. Ici, nous la voyons de retour de Bohon, photographiée quand elle retransverse l'Ourthe. Le cliché sera envoyé aux prisonniers en 1916. En haut de l'image: Hector Jacquet, Nicolas Lafontaine, Emile Georges; au rang central: Ernest Ninane, Albin Lafontaine, Joseph Mercial; à l'avant-plan: Joseph Jacquet, Raymond Dumont, Achille Levêque, un Ninane de la Haisse et René Dumont.



Qui aurait pu croire que jadis on s'est entraîné au football dans un endroit aussi insolite, c'est-à-dire à la Deffe? Remarquez la cage de football de fortune fabriquée à l'aide de deux baguettes et une ficelle. Les joueurs ont revêtu leur équipement et un des leurs semble jongler avec le ballon au milieu des pissenlits.



Un match amical a lieu au terrain du Football Club villageois situé au carrefour des 4 Bras (Tohogne - Warre - Durbuy - Jemmeret). Le lieu choisi a de quoi surprendre: il est éloigné du bourg et pas très plat, mais quelque part bien attachant! La cage de foot reste sommaire et le gazon «écologique». Au loin, quelques spectateurs, dont des enfants, sont venus à vélo. Le keeper, avec sa chemise blanche et sa calotte, a fière allure.



Peu de personnes ont gardé le souvenir de l'existence d'une équipe de football à Warre pendant la Grande Guerre. Ici, pas de doute possible: l'inscription «1916 - S.W.» inscrite sur le ballon est sans appel. Qui sont ces valeureux sportifs? Les identifier à présent serait un réel exploit.



Vers 1910, une Aermotor (éolienne venant du Texas) fut installée au village au lieu-dit bien nommé «La Fontaine». Son rôle était de pomper l'eau du puits et de la propulser au-dessus du village dans un château d'eau expressément aménagé. Cette réserve haute d'eau desservait tout Tohogne grâce un réseau de bornes-fontaines installées dans chaque quartier.
De jeunes garçons, bravant l'interdit, ne résistaient pas à l'envie de grimper à l'échelle conduisant au sommet, celle-ci étant cependant réservée au préposé qui graissait périodiquement les roulements de l'éolienne.

Plutôt réservé à l'élite avant le conflit, le football fut pourtant le sport le plus pratiqué durant la guerre. Il ne nécessitait guère plus qu'un pré à peu près plat et un ballon. Ce fut également une activité importante des camps de prisonniers en Allemagne pour lutter contre l'ennui. Chez nous, l'Union Belge des Sociétés de Football Association suspendit les matches officiels, cependant l'activité sportive continua, entre autres pour soutenir des œuvres caritatives.



Une portion de la photo précédente a été agrandie et nous fait apparaître les deux pompes originelles situées juste au-dessus du puits. Quelques mètres derrière, une mare y est aménagée pour abreuver le bétail. Des jeunes femmes accompagnées d'enfants y bavardent et c'est l'occasion pour elles d'évoquer les dernières nouvelles du «ravet».



Il est bien difficile déterminer quand ce cliché a été réalisé. Nous n'en connaissons qu'un acteur situé à l'extrême droite, il s'agit d'Odon Mercial. Quelle belle photo prise en forêt! Bien des choses y sont représentées: un cheval avec attelage et son propriétaire, un bûcheron et sa cognée, deux hommes avec courbets, un enfant souriant; à droite, l'homme au chapeau est le second bûcheron. L'arbre, majestueux, est sûrement celui qui va être abattu.



Cette photographie nous cause un peu problème. On y reconnaît bien Joseph Léonard à l'extrême droite du cliché, mais on n'a pu mettre un nom sur la dame et le jeune homme. Est-il chez sa belle-sœur du côté d'Humain ou ailleurs, on ne sait! On y admire un rucher couvert de chaume pourvu d'une quinzaine de ruches réparties sur deux niveaux, dont la plupart sont en paille tressée en forme de cloche, et deux, plus modernes, dites ruches écologiques.



En ce temps-là, le boulanger Raymond Boniver de Barvaux s/O. effectue ses tournées grâce à un cheval tirant une petite carriole où sont entreposés les gros pains de ménage.
Ce groupe se trouve devant le magasin Collin-Trine.
Y figurent: Octavie Trine, Valentine Freyneux, Nicolas Petit, Joseph Mercial, un gosse installé sur le bidet, Raymond Boniver, Edmond Comblin et un non identifié.



Cette scène cocasse se passe en 1915 devant la «Charcuterie» Lecrenier, située au plein centre du village.
Les deux personnes en tenue de travail (Jean et Marie Lecrenier) font de la saucisse qu'un farceur non identifié fait mine d'ingurgiter au fur et à mesure de sa fabrication.
C'est la Guerre, mais on sait décompresser!



Août 1916 - La Guerre a généré beaucoup de chômage, aussi la Commune de Tohogne engage-t-elle des travailleurs désœuvrés pour réaliser des travaux d'intérêt général et ainsi leur octroyer un revenu décent. Ici on aménage le chemin conduisant sur «Greux». Ce travail n'était pas une mince entreprise si l'on en juge par l'ampleur du chantier et le maigre matériel dont disposaient les terrassiers.



C'est l'heure de la pause, aussi ces courageux travailleurs prennent-ils un peu de repos en buvant un «pèkèt» et en fumant la pipe. On y reconnaît: en haut de l'image: Nestor Boclinville, Joseph Dumont, Camille Tasia, Odon Mercial; à l'avant-plan: debout: Edouard Taton, ensuite: Prosper Michel, un non-identifié, Jules Thiry, Arthur Lecoq, Joseph Gélis et son fils Georges. Remarquez leurs souliers cloutés.

Vie quotidienne: l'hiver et ses rigueurs



C'est l'hiver et plus précisément le 26 décembre 1917. Lucien Collin (5 ans) et sa sœur Gabrielle (18 mois) profitent de ces instants magiques. Ils se trouvent à quelques pas de leur domicile au plein milieu du carrefour Thiry. La neige est bonne, dirait-on. Le grand frère tire le traîneau sur lequel sa petite sœur est installée; elle aide la manœuvre à l'aide de deux bâtons.



On aurait pu faire de ce cliché une carte postale. Nous sommes en pleine période de guerre; l'hiver n'en finit pas (c'est le 10 avril 1917). Émile Georges se dirige d'un pas franc vers le carrefour Thiry. Ici, pas de traces de véhicules mais seulement celles de piétons au centre du chemin. À gauche, un poteau télégraphique, à droite un petit fumier bien d'époque.



Fin 1916, l'hiver fut bien méchant. Ici, les arbres, couverts de givre, confèrent au cliché une belle harmonie. À proximité directe de l'ancienne École des Sœurs (le préau est à gauche), le facteur Lantin de Bomal sillonne le village, bien calfeutré et armé d'un bâton. Il porte bien sûr la sacoche rebondie contenant le courrier. Ici, l'endroit est moins sauvage, aussi y trouve-t-on des traces d'engins motorisés.



Au lieu-dit « l'Étang » situé au-dessus du village, route de Longueville, la grande mare est complètement gelée et les gosses, en nombre, s'amuse comme des bienheureux sur la glace: ils glissent, ils vont en traîneau. Une jeune dame veille au grain. À l'arrière-plan, à gauche, on aperçoit la laiterie Saint-Martin entourée d'une haie.



Entre Barvaux et Warre, les majestueux rochers de Glawan s'offrent à votre regard. Ils n'ont pas encore été dynamités pour y loger un sentier touristique. Il fait bien froid; l'Ourthe charrie des glaçons. Joseph Collin se met en scène à l'avant-plan gauche, le regard perdu dans l'absolu. Mais qui déclenche l'appareil photo?



L'hiver est la saison par excellence pour immortaliser des paysages féériques. On y voit le photographe Collin, accompagné comme son ombre par son fidèle chien « Stanley ». Ils se promènent « sur Charneux ». C'est Joseph Léonard qui a pris le cliché; preuve, s'il en était besoin, que ces deux artistes s'appréciaient et « travaillaient » à l'occasion de concert.



Avec pour décor nombre de petits détails donnant un cachet d'époque au cliché, on reconnaît Sophie Théate, tenant affectueusement par la main sa petite-fille Gabrielle Collin, elle-même accompagnée de son frère Lucien. Le grand-père Joseph Collin n'est pas loin, assis sur un bras de sa brouette. On remarque un billot d'un autre âge et quelques poules qui picorent.



Voici une variation de la photo précédente. Mêmes acteurs, même lieu ! Le photographe s'est légèrement porté vers la gauche; il a placé nos trois personnages d'avant-plan différemment. Et, miracle!, la même harmonie se dégage du cliché. S'agit-il d'une scène immortalisée après une récolte de pommes de terre ?



Nous retrouvons une fois de plus le même couple: Sophie Théate et Joseph Collin. Cette fois, ils plantent des pommes de terre « à la pote ». Nous sommes en mars, vers la Saint-Joseph. Sophie tient une manne, de laquelle elle extrait les plants. Son mari fait les trous à la houe qui recevront les tubercules.



On reste un peu rêveur en contemplant pareille scène qui restitue particulièrement bien l'ambiance de jadis. Nous assistons à l'arrachage des betteraves fourragères tel qu'il se pratiquait à cette époque. Auguste Hubin dirige l'attelage des bœufs. Au centre du cliché: Léa Tasia et, courbée, Odile Ninane.



Ici, on constate, de la part du photographe, une recherche de perspective. De nombreux poiriers occupent presque tout l'espace. Ils sont remplis de fruits mûrs. À l'extrême droite, Joseph Léonard, entourés par trois de ses enfants (Marguerite, Paul et Franz) vient de commencer la cueillette et déjà son panier est rebondi. Il a la mine bienveillante mais sa progéniture semble un rien inquiète.



C'est la saison des fruits et plus particulièrement des pommes ! Nous voyons nos trois personnages (Henri Collin et ses parents Sophie Théate et Joseph Collin) cueillir des pommes dans un verger. Le fils a rempli sa caquette de fruits mûrs et s'apprête à les vider dans un panier tenu par sa maman. Son papa tire à lui des branches pour mieux accéder aux pommes. Il semble qu'ils soient endimanchés !



Au vu du titre, on pourrait croire que la vie dans nos villages n'était pas si difficile que cela. Les belles photos peuvent déformer la réalité. En fait, l'âpreté, la rapacité et l'extraordinaire minutie des pillages, des réquisitions, des amendes collectives et personnelles et des contributions de guerre furent, pendant plus de 4 ans, le lot de la Belgique occupée et de la population.

Belle photo de studio, devrions-nous dire. On y voit Octavie Trine, tenant sur son bras droit sa fille Gabrielle et par la main son fils Lucien, lui-même accompagné de sa cousine Lucienne Dumont. Derrière eux, on remarque un décor peint par Joseph Collin lui-même et sans doute destiné à la « Concorde », société théâtrale tohognoise.



Faut-il vraiment rédiger une légende pour cette photo? Dans le vieil album de Lucien Collin, celle-ci apparaissait ainsi. Tout a été bien pensé avant de déclencher l'obturateur: les enfants ont été remarquablement mis en scène, tous les quatre arborent une fleurette et Julia, même un bouquet placé dans un vase. Lucienne et Lucien tiennent ensemble une figurine représentant un soldat triomphant avec sa bannière. Personnalise-t-il la prochaine victoire des Alliés?



Il s'agit ici d'une promenade dominicale avec arrêt dans une clairière (peut-être dans le Bois de Viné). On y voit quatre jeunes hommes et les deux enfants du photographe Collin. Ils se reposent sur un magistral tronc d'arbre fraîchement abattu. Les acteurs de ce cliché ont bien garde de regarder l'objectif. C'est sans doute la consigne.



Au début de la rue des Amordins, ce bidet tire une carriole bien chargée: on y compte un couple accompagné de cinq jeunes enfants. Qui sont-ils, d'où viennent-ils et où vont-ils? Cela restera un mystère. Le maître de l'attelage cravache gentiment la bête, histoire de donner de l'allure à la scène.



Nous sommes devant le Café-Restaurant J.B. Levêque (débit de lait). Cet endroit deviendra celui du Carrefour des 4 Bras ou Carrefour Demarche. À l'avant-plan, Lucien Collin nous montre sa belle trotinette en bois et il porte sur son bras gauche un petit chien aussi sympathique que docile. Trois personnages, noyés dans un flou artistique, assistent à la scène.

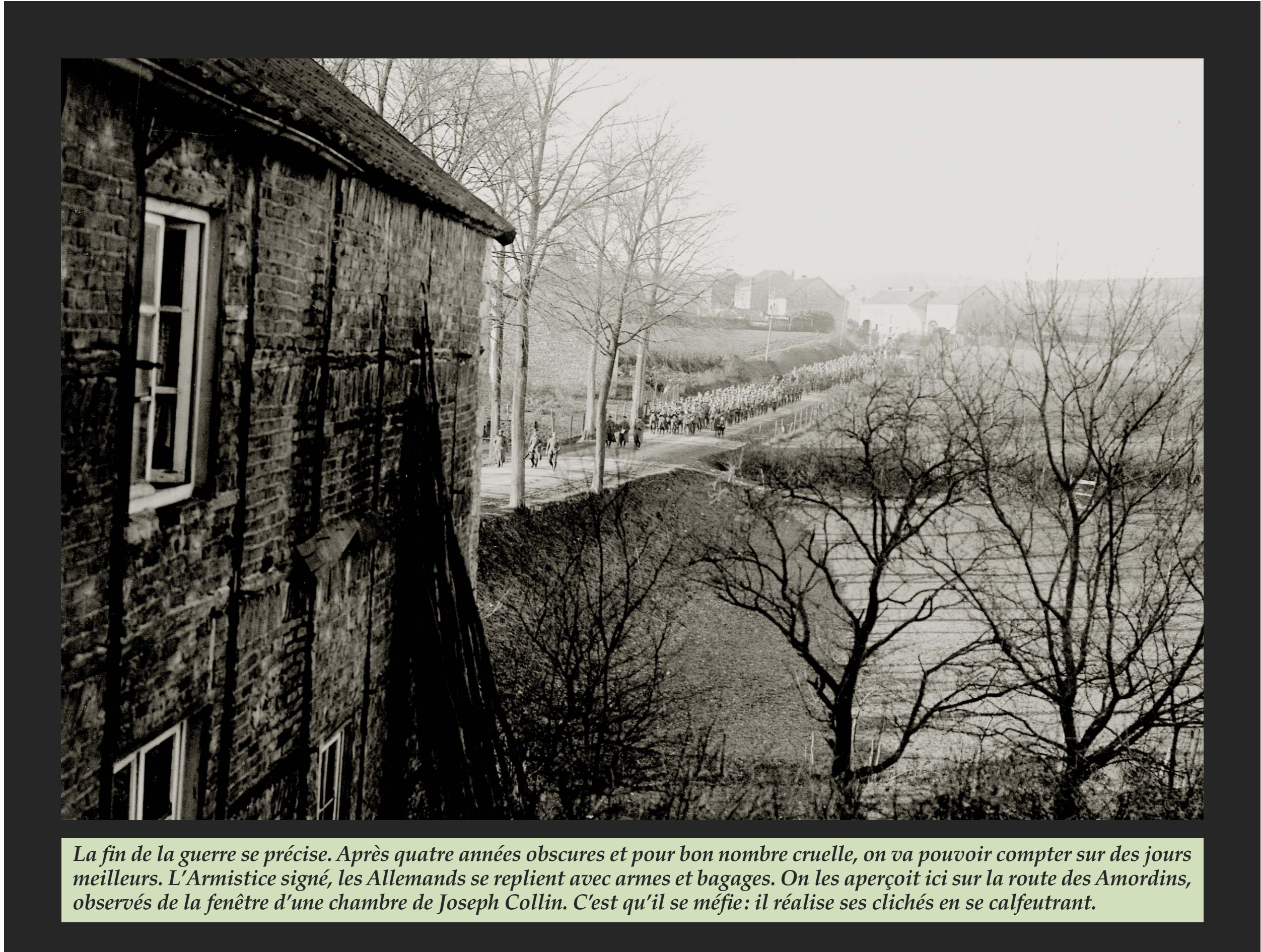


Voici Joseph Collin et celui qu'il appelle « Stanley », le Roi des Chiens policiers, photographié le 24 avril 1916. C'était un brave compagnon, dressé de la meilleure manière par son maître. Il connut une fin malheureuse. En effet, les Allemands l'avaient repéré et allaient exiger qu'on le leur livre. Il fut tué pour éviter cette infamie.

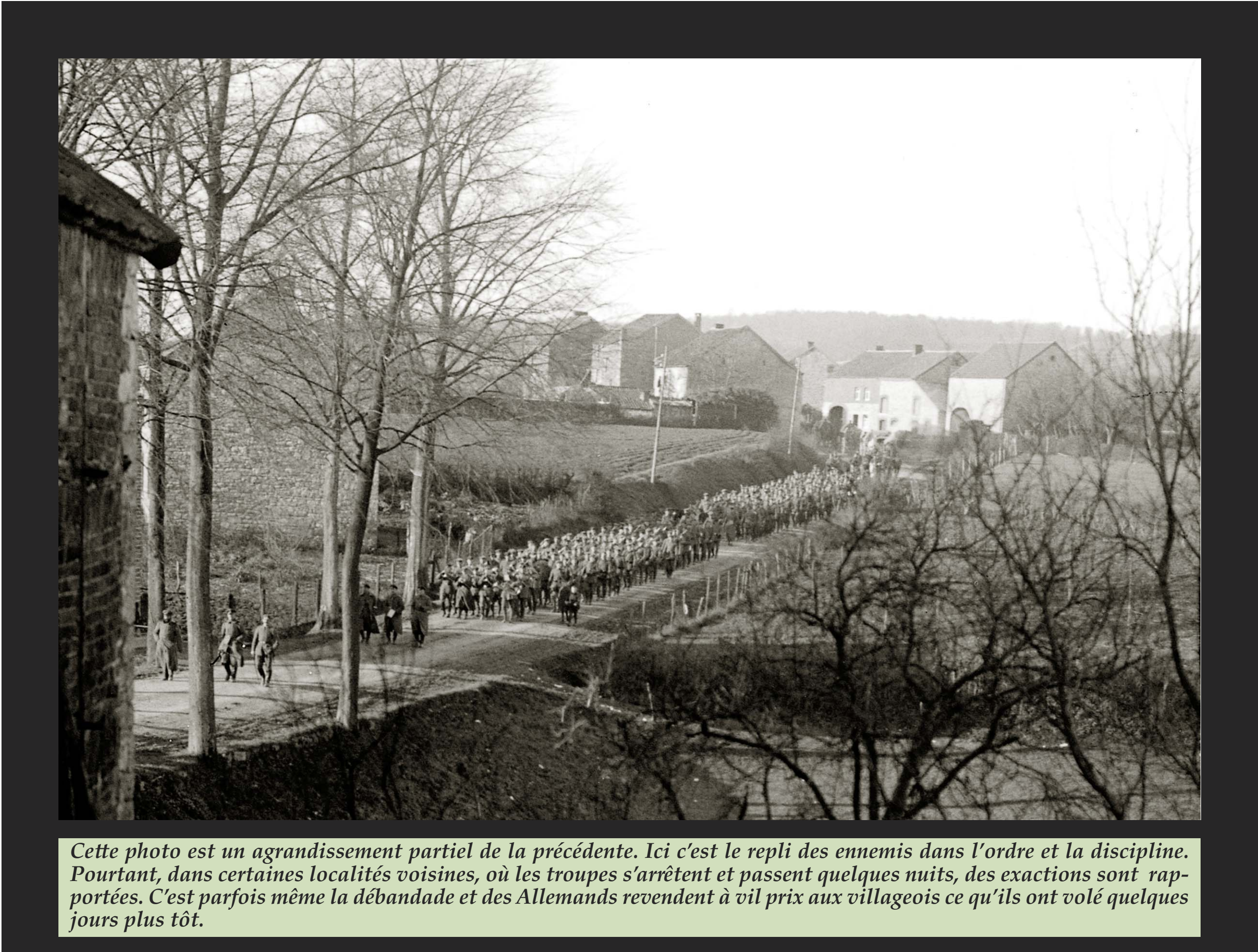
11 novembre 1918: victoire des Alliés, défaite de l'Allemagne

Pour les soldats, l'enfer du front durait depuis quatre ans. Tous les pays belligérants étaient proches de l'épuisement. Mais en août 1918, les Alliés, renforcés par les Américains, firent reculer les Allemands grâce à des attaques-éclair. Soudain, tout bascula et l'on mena en toute hâte des négociations de paix. Le 11 novembre 1918, l'Allemagne signa l'Armistice. Il signifia pour les ennemis un repli immédiat de leurs troupes hors des territoires français et belges.

Le 11 novembre 1918, les cloches des églises se mirent à sonner à toute volée; partout la population se précipita dans les rues. L'Armistice! On n'osait y croire! Les jeunes filles se jetaient au cou des soldats. Partout flottaient nos étendards nationaux mais, tandis que la fête battait son plein, le chagrin chez certains était bien là où l'on pleurait la disparition ou l'absence d'un proche, d'un ami...



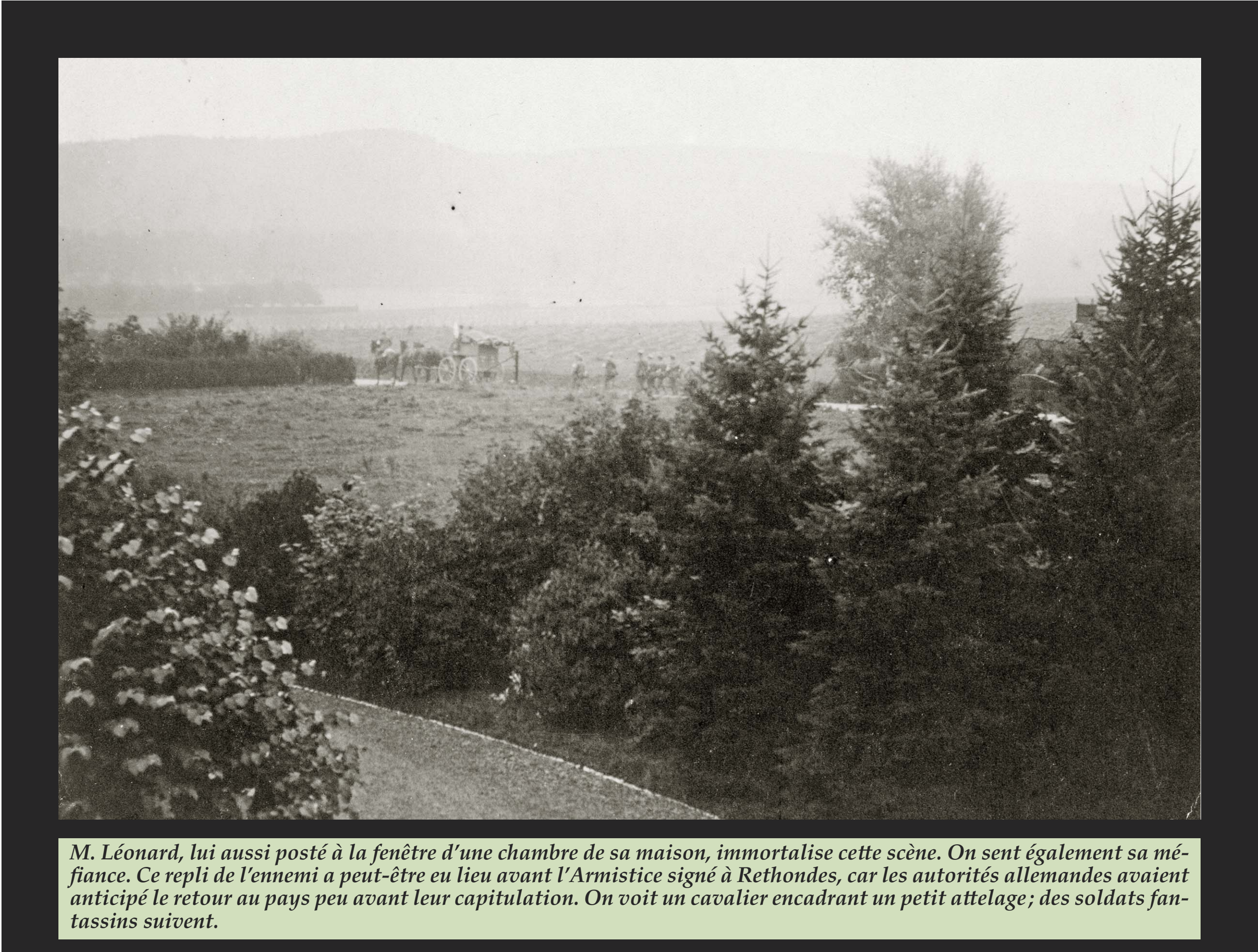
La fin de la guerre se précise. Après quatre années obscures et pour bon nombre cruelle, on va pouvoir compter sur des jours meilleurs. L'Armistice signé, les Allemands se replient avec armes et bagages. On les aperçoit ici sur la route des Amordins, observés de la fenêtre d'une chambre de Joseph Collin. C'est qu'il se méfie: il réalise ses clichés en se calfeutrant.



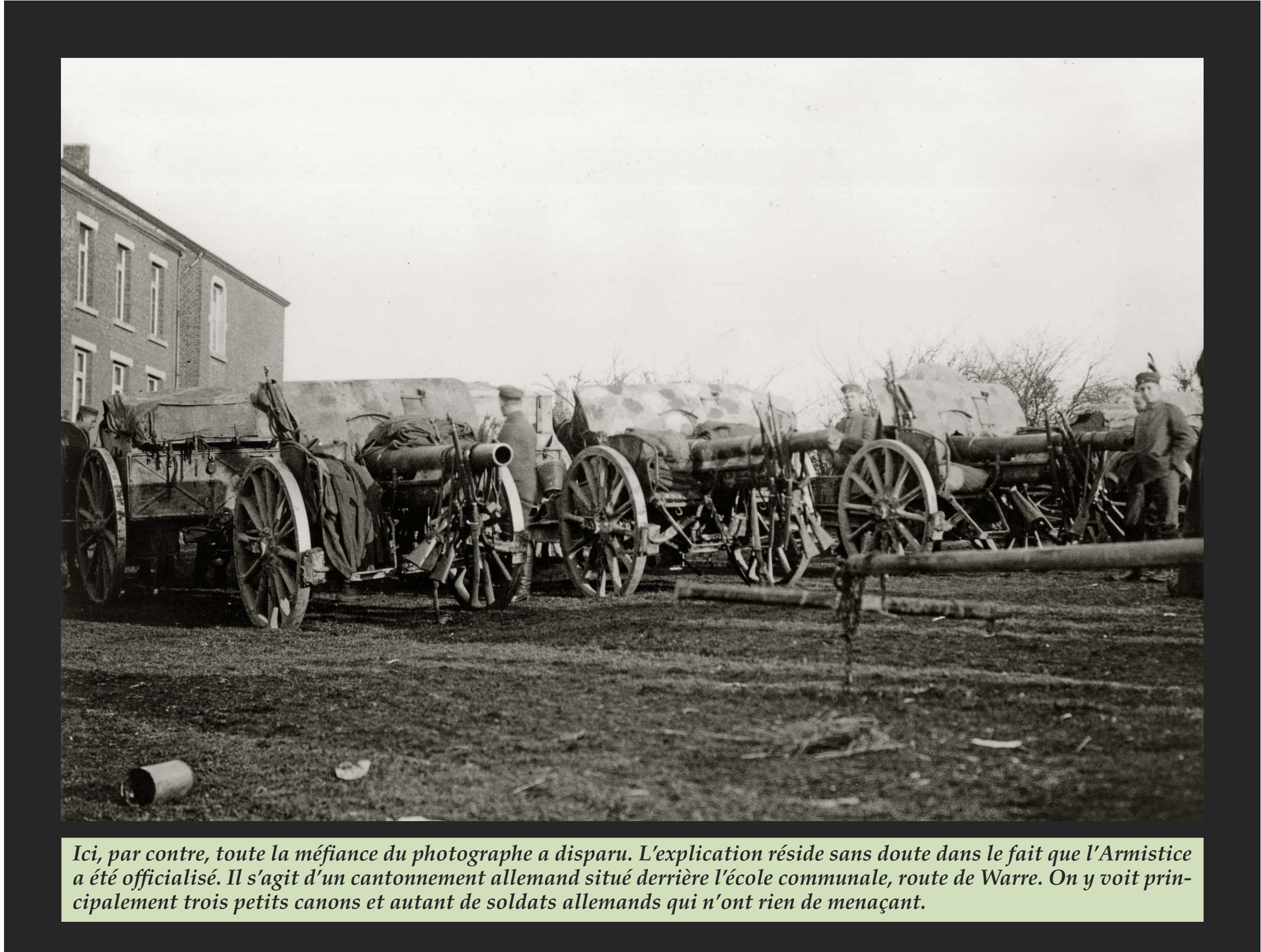
Cette photo est un agrandissement partiel de la précédente. Ici c'est le repli des ennemis dans l'ordre et la discipline. Pourtant, dans certaines localités voisines, où les troupes s'arrêtent et passent quelques nuits, des exactions sont rapportées. C'est parfois même la débandade et des Allemands revendent à vil prix aux villageois ce qu'ils ont volé quelques jours plus tôt.



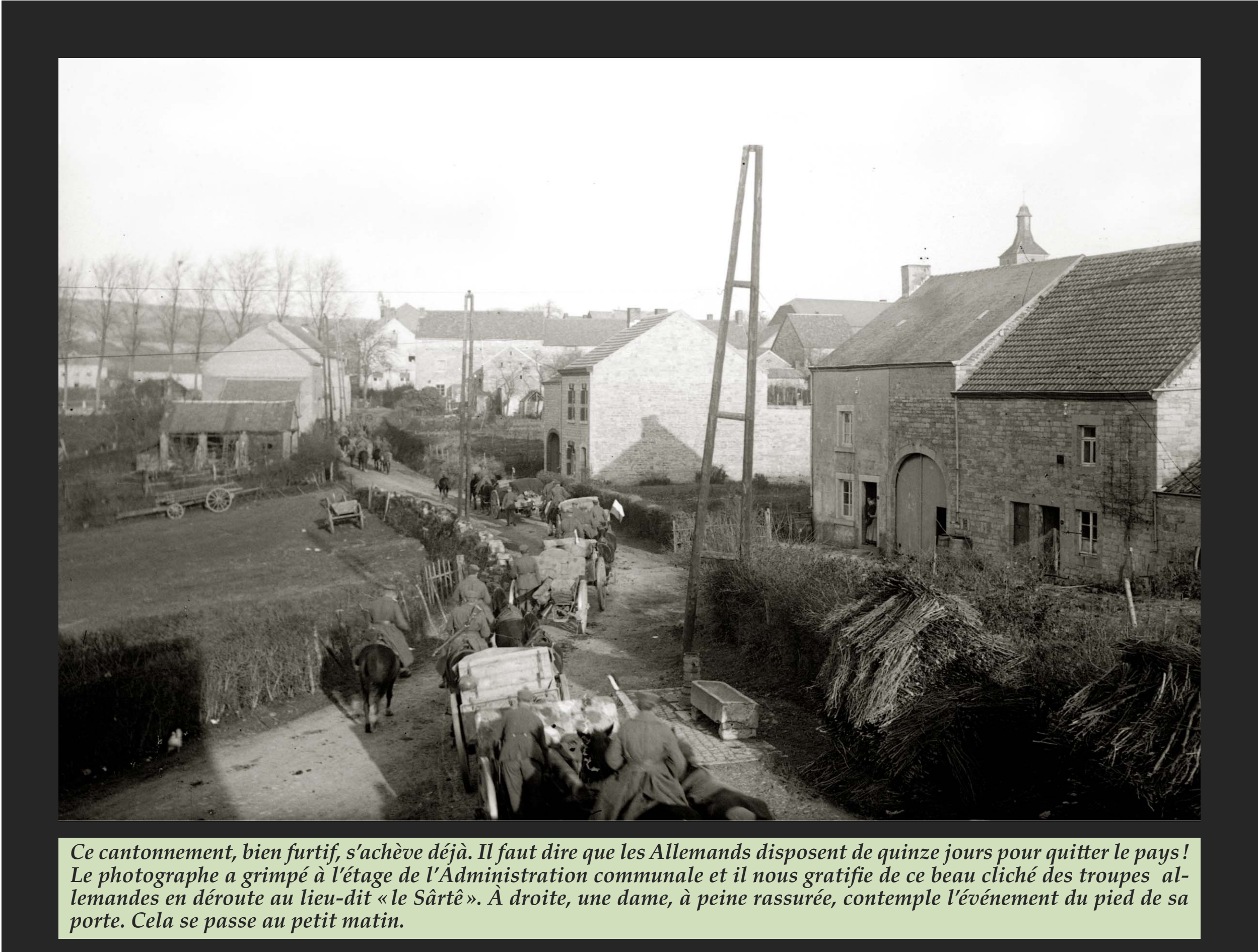
Voici encore une prise de vue faite au même endroit. Ce ne sont plus exclusivement des fantassins mais on y découvre des soldats à chevaux, des attelages, etc. Ce cliché est flou. Peut-être le photographe, dans la précipitation, n'a-t-il pas fait les bons réglages. Nous sommes au petit matin, preuve en est cette ombre allongée des arbres visible sur la droite de l'image.



M. Léonard, lui aussi posté à la fenêtre d'une chambre de sa maison, immortalise cette scène. On sent également sa méfiance. Ce repli de l'ennemi a peut-être eu lieu avant l'Armistice signé à Rethondes, car les autorités allemandes avaient anticipé le retour au pays peu avant leur capitulation. On voit un cavalier encadrant un petit attelage; des soldats fantassins suivent.



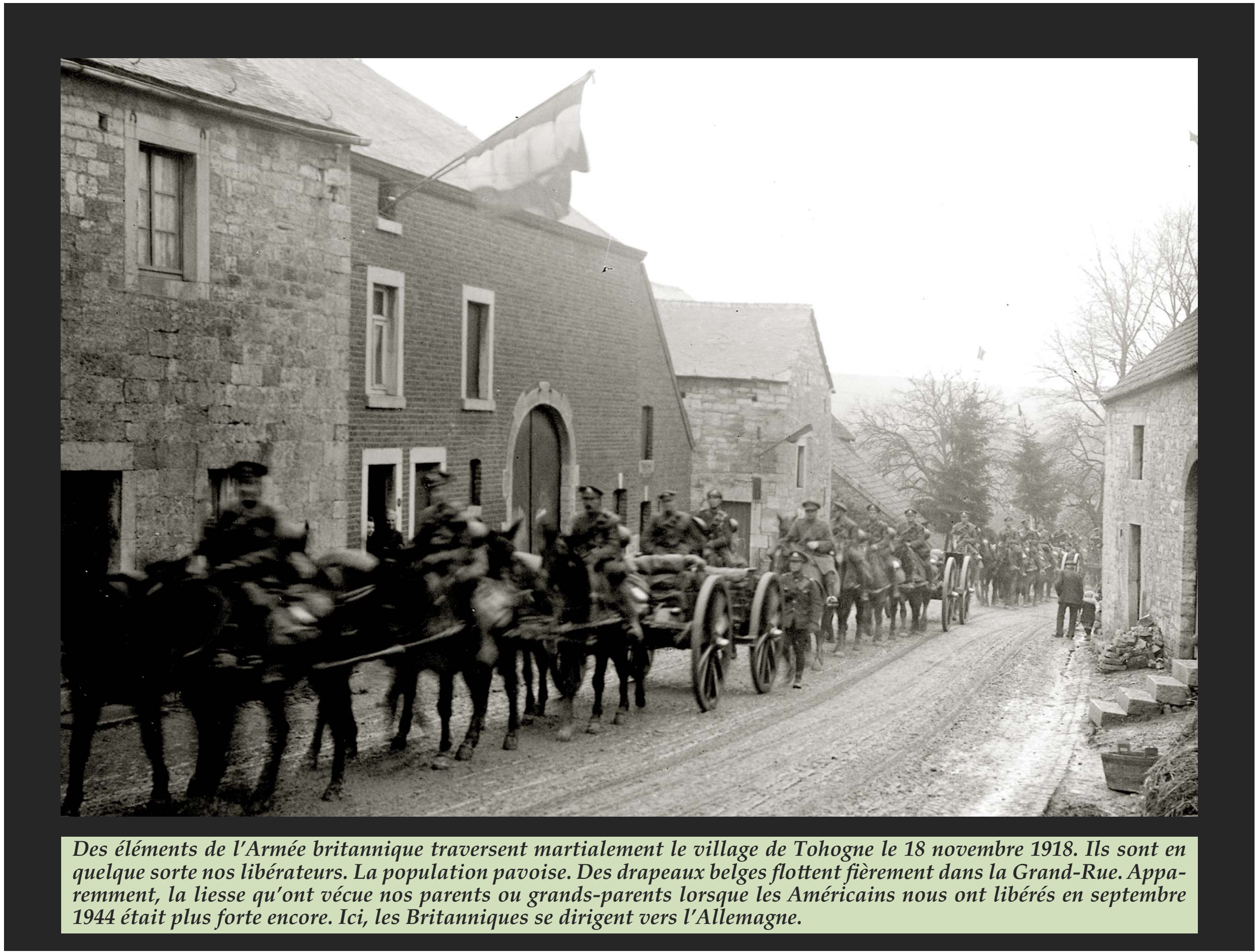
Ici, par contre, toute la méfiance du photographe a disparu. L'explication réside sans doute dans le fait que l'Armistice a été officialisé. Il s'agit d'un cantonnement allemand situé derrière l'école communale, route de Warre. On y voit principalement trois petits canons et autant de soldats allemands qui n'ont rien de menaçant.



Ce cantonnement, bien furtif, s'achève déjà. Il faut dire que les Allemands disposent de quinze jours pour quitter le pays! Le photographe a grimpé à l'étage de l'Administration communale et il nous gratifie de ce beau cliché des troupes allemandes en déroute au lieu-dit « le Sârtê ». A droite, une dame, à peine rassurée, contemple l'événement du pied de sa porte. Cela se passe au petit matin.

Libération anglaise - Passage de troupes se dirigeant vers l'Allemagne

Suite à l'Armistice, les forces de l'Entente occupèrent une partie du territoire allemand de fin 1918 jusqu'en 1930. Le Traité de Versailles programma une présence militaire des Français, des Britanniques, des Américains et des Belges sur la rive gauche du Rhin et une partie de la rive droite à partir de janvier 1920 pour une période de 5 à 10 ans suivant les territoires.



Des éléments de l'Armée britannique traversent martialement le village de Tohogne le 18 novembre 1918. Ils sont en quelque sorte nos libérateurs. La population pavoise. Des drapeaux belges flottent fièrement dans la Grand-Rue. Apparemment, la liesse qu'ont vécue nos parents ou grands-parents lorsque les Américains nous ont libérés en septembre 1944 était plus forte encore. Ici, les Britanniques se dirigent vers l'Allemagne.



À présent, le photographe Collin a remis ses craintes: il est posté au centre de la chaussée et photographie les troupes britanniques descendant les Amordins et se dirigeant vers Bomal. Le cavalier de tête est tout sourire.
À l'extrême droite, Émile Georges, les mains dans les poches, savoure la scène.



Même lieu, même heure que la photo précédente. La troupe britannique avance et apparaît bien impressionnante: l'ordre y règne et seul le côté droit de la chaussée est occupé. À l'avant-plan, un brave Tommie moustachu passe en motocyclette.



Toujours au même endroit, la troupe observe temporairement un arrêt pour mieux gâter le photographe. Ils ont l'air bien relax ces Britanniques et pour cause: ils sont les vainqueurs de ce redoutable conflit, tous ces combats meurtriers sont terminés! Ils s'en vont occuper une partie de l'Allemagne. Ces troupes pourront passer la frontière allemande dès le 1^{er} décembre 1918. Les dernières armées allemandes se trouvant en Rhénanie doivent se retirer au-delà du Rhin.



Bientôt un long cantonnement de Britanniques (de l'Artillerie Royale à Cheval - ARC) va commencer et se prolongera même jusqu'en janvier 1919. Cette remarquable photo, prise au quartier de la Deffe, est bien orchestrée. On y voit: un gradé en tête du convoi, six chevaux (dont trois sont montés) remorquant deux affûts de canon, et cinq cavaliers.

Pendant la Première Guerre mondiale, le cantonnement était généralement dit «de repos», celui-ci étant tout relatif cependant car l'essentiel du temps était partagé entre occupations domestiques (toilette, lessive, ...), entraînement et revue de troupe.

Cantonnement de troupes britanniques en 1918/1919



Trois véhicules Croix-Rouge de l'Armée britannique stationnent sur la Place de l'Église à Tohogne. L'un d'eux est en bien mauvais état. Il ne doit pas s'agir d'un grave problème sanitaire car l'humeur des cinq soldats que nous apercevons sur l'image est plus que rassurante. À droite, on découvre une borne-fontaine et son bac à eau.



Le même jour que la photo précédente, presque au même lieu (on distingue à l'arrière-plan la façade principale du presbytère). On y reconnaît sans peine des soldats écossais. Deux d'entre eux portent le kilt traditionnel et le bonnet à pompon. Sur la gauche, le juge de paix Emile Marthoz et son chien. Trois autres camionnettes Croix-Rouge y figurent également.



1^{er} décembre 1918. Après des Écossais, voici des Canadiens. Nous découvrons près de vingt gradés et officiers canadiens photographiés dans le pré situé derrière la propriété de Joseph Léonard. Au centre, il pourrait s'agir du célèbre Général Currie. Le matériel n'est guère briqué! Cet arrêt au village est justifié par la recherche de fourrage pour les chevaux et de pommes de terre pour les hommes. Le lendemain vers 7 h.: départ vers Bomal. (Journal de guerre de C.R.D. Bottomley.)



Ces soldats britanniques appartiennent à l'Artillerie Royale à Cheval (A.R.C.). Ils sont photographiés devant chez Auguste Palange dans la Grand-Rue. Équipée de canons légers et mobiles, l'A.R.C. était chargée de fournir un appui-feu à la cavalerie. C'était l'arme principale de l'artillerie. En 1914, à chaque brigade de cavalerie était affectée une batterie. Chaque batterie comprenait 6 canons de campagne de 13 livres et un personnel de 5 officiers et 200 hommes.



Voici le même groupe photographié au Tier des Boûs. Sur la pancarte placée à l'avant-plan, on lit entre autres 1914-1919, preuve s'il en était besoin que pour eux la guerre ne s'est pas arrêtée le 11 novembre 1918. Ici, le matériel est rutilant et l'équipement des artilleurs tip-top.



Cette toute belle scène en gros-plan est fixée juste en face de la maison représentée sur le cliché précédent. C'est un modèle du genre. On y voit du matériel percutant et six canonniers faisant mine d'être à leur poste, prêts à répondre au feu de l'ennemi grâce à leur canon de campagne.

Cavaliers britanniques (et Cie) et leurs belles montures



Cavalier britannique portant l'insigne de maréchal-ferrant photographié devant l'Administration communale. Aucun animal ne joua un rôle plus importat durant la Grande Guerre que le cheval; le conflit eût été impensable sans lui. C'est connu : les cavaliers britanniques eurent pour leurs chevaux une grande amitié. Pendant le conflit, les chevaux français accusèrent un taux de mortalité de 40%, les chevaux anglais : 15%. C'est tout dire !



Ce cavalier s'appelait Charles H. PURLING. Il habitait «The Lodge» (le Chalet), paroisse de Great Plumstead, Comté de Norfolk. Joseph Collin s'était lié d'amitié avec lui; ils ont peut-être correspondu ensemble après la Guerre.



Ici nous découvrons un bien jeune cavalier, du Royal Horse Artillery, toujours en cantonnement à Tohogne (pour au moins deux mois). Il a encore une frimousse d'adolescent et pose devant le magasin tenu par l'épouse de Joseph Collin près du Carrefour Thiry. La tête du cheval est floue. A cette époque, les émulsions photographiques étaient lentes et le temps de pose à la selon: il fallait impérativement rester immobile lors de la prise de vue.



Encore un cavalier et sa monture devant l'Administation communale. Il a le maintien martial et porte le revolver. Son cheval a reçu la tonte dite de club (où le cheval transpire le plus). Les premiers à avoir tondus leurs chevaux sont les soldats canadiens en 14-18. En arrivant chez nous, leurs chevaux étaient pourvus d'une abondante fourrure et, devant l'épidémie de coups de froid qu'ils eurent à subir, la Cavalerie passa à la tondeuse !



Voici une photo, datant de novembre 1918, représentant Richard SWENSON, un des soldats britanniques hébergés pendant deux mois chez Charles Albert, bourgmestre de Durbuy. Il appartenait aux Inniskilling Dragoons. Ici, il est photographié à Tohogne, à l'entrée du « Tier des Bois ».



Novembre 1918 - Octave Gustin (21 ans) sur un cheval anglais. Quelques jeunes gens du village désirèrent jouer au « soldat anglais ». Ils demandèrent et obtinrent facilement des cavaliers anglais le privilège de monter leurs chevaux pour y être photographiés.



Palmyre Dumont (27 ans) sur un cheval anglais en janvier 1919. Elle monte en amazone.



Marie Lecrenier (28 ans) dans le même exercice. Elle n'a eu qu'à traverser la rue pour arriver à l'endroit de la prise de vue.



La Guerre est finie et il faut fêter l'événement. Aussi, en 1919, un comité est constitué pour organiser une fête militaire en l'honneur de ses soldats. Et une souscription communale est organisée pour alimenter la caisse; elle rapportera 4.246,65 fr. Ce comité est ici rassemblé devant l'Administration communale et, à l'avant-plan, assis, on y trouve: Henri Schonne, Joseph Léonard, Octave Collet, Théophile Gustin, Émile Marthoz, Jean Mailleux et Auguste Palange.



Les processions ont pu reprendre comme si de rien n'était. À droite, Sœur Élise accompagne un groupe d'enfants se dirigeant vers l'église; ils viennent d'aller recétir les habits de circonstances à l'école libre en raison de la procession du jour. Dès lors, on comprend mieux l'humeur réjouie mais tout en retenue des jeunes filles parées de leurs robes de communiantes.



À la Société dramatique « La Concorde », on prépare une pièce théâtrale mettant en scène un drame patriotique intitulé « Le sang gaulois ». On y voit cinq acteurs portant le casque à pointe tenus en respect par des soldats. Les événements tragiques que viennent de vivre les Tohognois sont évoqués ici. Deux dames font partie de la troupe: c'est nouveau car la gent féminine commence seulement à pouvoir s'exprimer sur les planches.



Joseph Léonard a photographié deux de ses enfants (Marguerite et Paul) dans sa propriété. On les y découvre un peu intimidés sur un « vélo » à quatre roues, un jouet haut de gamme un peu particulier. Apparemment, le guidon sert de traction en le poussant vers l'avant et en le tirant vers l'arrière de façon alternative. La direction est assurée avec les pieds. Même un éclairage est prévu !



À Warre, dans les prés longeant la route qui descend sur Durbuy, on y découvre une scène assez insolite. Un dimanche, sûrement, des fermiers et fermières des alentours sont fièrement endimanchés et participent à ce que l'on pourrait appeler un concours de bétail. Des jeunes bêtes sont exposées au regard des juges et des curieux qu'il nous suffit d'imaginer.



C'est la fête au village. Inutile de décrire l'entrain et la joie qui règnent en cette circonstance. Le beau carrousel galopant est à l'arrière-plan. On danse dans la rue, on joue de la musique et on boit son petit verre de goutte. A l'avant-plan, le buveur de pèkèt est Hector Théate; Joseph Collin joue de l'harmonica. À droite, on y reconnaît Thérèse Leclercq. C'est la LIBERTÉ retrouvée qui s'exprime !

Dans les armées, cette guerre fit près de 9.000.000 de morts et plus de 2.000.000 de blessés. Dans notre pays, on compta plus de 26.000 soldats morts au combat ou d'accident, 14.000 soldats décédés de maladie, 2.000 prisonniers ou internés décédés dans les camps, 1.100 résistants tués ou exécutés, 350 marins tués, 23.000 civils tués, plus de 9.000 soldats et porteurs congolais tués. **Cela devait être « la der des der » mais... 22 ans plus tard...**

Cette exposition s'achève ici. Toutes ces belles photos pourraient faire croire que la Grande Guerre ne fut pas si terrible que cela pour les habitants des villages situés dans le Nord-Luxembourg. Souvenons-nous des atrocités commises à Briscol et ailleurs. Souvenons-nous pour Tohogne des Combattants qui ont défendu le Pays sur l'Yser, des treizes Victimes militaires mortes pour la Patrie, des Prisonniers et Déportés... Que les souffrances physiques et morales endurées par les familles de ces Braves ne soient pas oubliées !